



LES DEUX REINES,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Par MM. Frédéric Soulié et Arnould,

Musique de M. HIPPOLYTE MONPOU.



Représenté pour la première fois à Paris, au Théâtre Royal de l'Opéra-Comique,
le 6 Août 1835.



PERSONNAGES.

ACTEURS.

GEORGES KOLLER, aubergiste.
MAGNUS, gouverneur d'Helsingør.
BANNER, attaché au service de Christine.
JAMES, matelot, ami de Koller.

MM. INCHINDI.
FÉRÉOL.
EUZET.
DOUX.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

CHRISTINE, sous le nom du comte de Dohoa.
MARIE, reine de Danemarck sous le nom de Marguerite Suite de Christine.
Soldats.
Garçons d'Auberge.
Postillons.

Mmes RIFAUT.
PRÉVOST.

La scène se passe en Danemarck dans la ville de Helsingør.

Le théâtre représente une salle d'auberge, porte d'entrée au fond, à droite porte intérieure. Au second plan une cheminée, au fond à gauche une fenêtre qui laisse voir les mâts des vaisseaux dans le port. Au dernier plan à gauche, porte intérieure.

SCÈNE PREMIÈRE.

KOLLER, JAMES, LES MATELOTS.

Ils sont tous assis autour d'une table et boivent.

CHOEUR.

A ton bonheur, à ta santé,
Si pour un marin dans ce monde
Il est quelque félicité
Ailleurs qu'entre le ciel et l'onde.
Georges, crains de te repentir,
Avec nous il faut repartir.

KOLLER.

Non, frères, ici je demeure.

CHOEUR.

Il serait trop tard dans une heure,
Si tu voulais te repentir...

KOLLER.

Non, je reste...

JAMES.

Toi vivre à terre;
Oublie un moment de colère
Reviens.

KOLLER.

Je n'y puis consentir.

Adieu, mon beau navire
Aux grands mâts pavés,
Je te quitte, et puis dire t
Mes beaux jours sont passés.

1^{er} COUPLET.

Toi, qui plus fort que l'onde,
En sillonnant les flots
A tous les bords du monde,
Portes nos matelots

Tout n'irons plus ensemble
 Voir l'équateur en feu,
 Mexique où le sol tremble,
 Et l'Espagne au ciel bleu.
 Adieu, mon beau navire, etc.

2^e COUPLET.

Quand éclatait la nue
 Et la foudre à nos yeux,
 Lorsque la mer émue
 S'élançait jusqu'aux cieux;
 Sous nos pieds, sur nos têtes,
 Quand grondait mer et vent,
 Entre ces deux tempêtes
 Tu passais triomphant.

Adieu, mon beau navire, etc.

3^e COUPLET.

Plus de courses paisibles
 Où l'espoir rit au cœur,
 Plus de combats terribles
 Dont tu sortais vainqueur;
 Et d'une main hardie,
 Un autre, ô mon vaisseau,
 Sur la poupe eueemie
 Plantera ton drapeau.
 Adieu, mon beau navire, etc.

CHŒUR.

L'air est sans nuage,
 Et le ciel nous sourit;
 Déjà la plage
 D'un long cri retentit:
 Au large! en voyage,
 Les braves matelots,
 Et nargue l'orage
 Les autans et les flots.

JAMES (1). Ainsi, c'est un parti pris,
 Koller, tu quittes le service...

KOLLER. J'en ai le droit: dix cam-
 pagues et dix blessures.

JAMES. C'est gentil à trente ans...
 mais tu peux espérer mieux que ça, au
 moment où l'on dit que la guerre va re-
 prendre de plus belle contre la Suède.

KOLLER. On le dit?

JAMES. Oui... allons, laisse la terre
 ferme qui nous écorche les talons à nous
 autres marins. Depuis un mois, que tu
 t'es établi ici, tu dois bâiller comme un
 poisson sur la grève... Allons, te dis-je,
 tu es maître d'équipage déjà... brave,
 instruit... au bout de tout ça... il y a le
 grade d'enseigne.

KOLLER. Ne me l'a-t-on pas refusé
 après le dernier combat contre ces gueux
 de Suédois, pour nommer le fils du capi-
 taine?... un bambin de seize ans qui a mal
 au cœur quand le navire se met en gâlé...
 aussi, je me sens une haine contre ces pe-
 tits freluquets sans barbe... si insolens
 et si inutiles... s'il m'en tombe jamais un
 sous la main!...

JAMES. calme toi... tu es emporté

(1) Koller, James.

comme un ouragan... ce qui te fait tou-
 jours prendre des résolutions qui n'ont
 pas le sens commun... puis tu t'y cram-
 ponnes avec un entêtement... J'aimerais
 mieux à moi tout seul, arracher une an-
 cre de dix mille du fond de la mer, qu'une
 idée de ta tête.

KOLLER. Eh bien! puisque tu me con-
 nais, tais toi.

JAMES. Ecoute donc, Georges, on ne
 gagne pas à tout coup... et une autre
 fois.

KOLLER. Oublies-tu que je ne suis pas
 gentilhomme et que?... ne parlons pas
 de ça... je me mettrais en colère... et je
 veux que nous nous quittions bons amis.
 Voici mon auberge, vous la connaissez
 maintenant : quand mon oncle Tobie me
 la donna en mourant, je ne pensais pas
 y faire retraite sitôt... n'importe, il y
 aura toujours bon accueil pour les mate-
 lots et particulièrement pour les anciens
 camarades.

JAMES. Adieu donc.

KOLLER. Partez-vous de suite? oui, le
 temps est beau, le vent frais... vous allez
 filer comme des hirondelles... quelle
 belle journée!... adieu, adieu... bon
 voyage...

JAMES. Nous n'embarquerons que de-
 main : le capitaine attend des vivres : nous
 reviendrons ici.

KOLLER. Au revoir.

SCÈNE II.

KOLLER, seul.

Ils partent!... ils sont heureux! et moi
 me voilà à jamais confiné dans une misé-
 rable auberge... ah! maudit soit mon
 vieux capitaine qui, lorsque mon père me
 laissa orphelin à son bord, m'apprit plus
 que je ne devais savoir, qui me fit croire
 qu'en étudiant je pourrais parvenir... Si
 j'étais resté un pauvre matelot bien igno-
 rant, je n'aurais pas appris à apprécier ce
 que je vaudrais, à ressentir une injustice.
 (Aux garçons.) Allons, vous autres, dé-
 pechez-vous; nous aurons grand monde
 dans une heure ou deux... et cette mai-
 son est sale comme un navire du pape!...
 (Allant et venant.) Il faut que je me marie...
 une femme s'entend bien mieux à tous ces
 détails... une bonne femme... je l'aimé-
 rai... j'aimerai du moins mes enfants! ça
 me distraira. (Il va au fond et regarde par
 la fenêtre.) Ah! quel beau temps... quel

beau temps... Ah! je vais à la cuisine voir tourner la broche.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE III.

MAGNUS, MARGUERITE.

MAGNUS, après avoir regardé au dessus de la porte. C'est ici : Georges Koller, aubergiste : entrez madame.

(Marguerite suivie de deux domestiques s'arrête à la porte. Elle est enveloppée d'une pelisse.)

MARGUERITE. Il n'y a personne?

MAGNUS. Personne.

MARGUERITE. C'est bien ici, M. le gouverneur, qu'il doit descendre le jeune comte de Dobna.

MAGNUS. Oui, madame, ou mademoiselle, car je n'ai pas l'honneur...

MARGUERITE. Comme vous voudrez...

MAGNUS. L'aubergiste Koller a déclaré à la police que le comte de Dobna avait fait retenir sa maison pour lui et sa suite.

MARGUERITE. A la police? (*d. part.*) La précaution de la reine de Suède n'est pas inutile à ce que je vois... (*haut.*) Est-ce que c'est l'habitude de déclarer les voyageurs à la police?

MAGNUS. Pas ordinairement... mais d'après les projets du gouvernement.

MARGUERITE. Quels projets?... je veux les savoir.

MAGNUS. Vous dites, madame?

MARGUERITE. Que je veux les savoir...

MAGNUS. Pardon, pardon... mais avant de m'adresser de semblables questions, madame, vous seriez mieux de répondre aux miennes et de me dire...

MARGUERITE. Monsieur le gouverneur, vous n'avez pas bien lu la lettre que je vous ai remise.

MAGNUS. Je l'ai lue cinq fois.

MARGUERITE. Ce n'était guère la peine pour ne pas la comprendre une seule.

MAGNUS. C'est que c'est la chose du monde la plus ridicule.

MARGUERITE. Vous dites, monsieur?

MAGNUS. Je dis ridicule...

MARGUERITE. Nous ne parlons pas de vous... lisez cette lettre... et dépêchez vous, on peut nous surprendre.

MAGNUS, *d. part.* Une jolie femme à la permission d'être impertinente... passons.

MARGUERITE. Eh bien?

MAGNUS, tirant la lettre de sa poche. La

voici. (*Lisant.*) « M. le gouverneur Magnus, « une jeune fille vous remettra cette « lettre... »

MARGUERITE. Je l'ai fait.

MAGNUS, lisant. « Vous ne vous informerez ni de son nom, ni d'où elle vient... « et vous lui obéirez en tout ce qu'elle « vous demandera... »

MARGUERITE. C'est ce que vous ne faites pas... continuez.

MAGNUS, lisant. « N'oubliez pas qu'il y « va de votre place et peut-être de votre « tête... signé le comte de Hunstein, « premier ministre. »

MARGUERITE. Il y va de votre tête.

MAGNUS. J'avais demandé de l'avancement, et je remercie beaucoup le ministre de penser à moi... mais voici une autre lettre qui me donne des instructions secrètes relatives à mes fonctions de gouverneur de la ville de Helsingor, et qui se termine par ces mots : (*Il prend une autre lettre et lit.*)

« Tous les étrangers seront tenus de déclarer leurs noms ; s'il transpire rien « du motif de cette surveillance, il y « va de votre tête... »

MARGUERITE. Signé...

MAGNUS. « Christian IV, roi de Danemark. »

MARGUERITE, *d. part.* Ah! mon mari gouverne à part... c'est bon à savoir.

MAGNUS. Ainsi, madame, avant de vous obéir, d'autant plus que j'oubliais... je n'ai pas tout lu. (*Reprenant la lettre.*)

« Un ordre signé de moi, peut seul vous « dégager de ceux que je vous donne... » Voyez.

(Il lui fait voir la lettre.)

MARGUERITE, tirant un autre papier qu'elle lui met sous le nez. Voici la réponse.

MAGNUS, regardant. Le nom du roi, sur un blanc-seing!

MARGUERITE. Je le remplirai... comparez les signatures.

MAGNUS. Parfaitement semblables.

MARGUERITE. Vous voyez, monsieur, qu'il vous reste à choisir d'être décapité par ordre du roi ou du premier ministre... vous tenez à votre tête, je suppose.

MAGNUS. Comme à la prune de mes yeux... certainement, j'y tiens beaucoup à ma tête.

MARGUERITE. Vous avez raison ; la perruque est fort belle.

MAGNUS, *d. part.* Qu'est-ce que c'est que cette femme là?

MARGUERITE, *d. part.* Il hésite : si je lui disais qui je suis...

MAGNUS, *d. part.* Comme elle me regard...

Je !... elle est peut-être de la contre-policie.

MARGUERITE, *à part*. Non, non... il ferait quelque gaucherie, d'ailleurs, Magnus est un sot, que j'effraierai et qui obéira... trouvons d'abord moyen de demeurer ici. (*Haut.*) Vous avez réfléchi...

MAGNUS. Je suis à vos ordres.

MARGUERITE. A la bonne heure... songez que de ce moment, vous m'appartenez corps et âme.

(Elle fait signe aux domestiques qui sont restés sur le seuil de la porte, leur remet sa pelisse et paraît en costume de servante d'auberge.)

MAGNUS. Oh !... une paysanne !

MARGUERITE, *s'arrangeant devant un petit miroir*. Vous allez me présenter à Koller et me faire agréer comme servante d'auberge.

MAGNUS, *à part*. C'est pour ça que le roi et le premier ministre... je n'y comprends rien...

MARGUERITE. Vous m'avez entendue...

MAGNUS. Parfaitement... vous voulez être servante dans cette auberge?... c'est bien facile à dire...

MARGUERITE. Et aussi facile à faire.

MAGNUS. Koller est si gracieux.

MARGUERITE. Offrez lui de l'or : j'en ai.

MAGNUS. Il me le jeterait au nez.

MARGUERITE. Menacez-le...

MAGNUS. Un ex-marin... un brutal... une espèce de loup de mer à qui on fait un cadeau quand on lui donne l'occasion de se fâcher... Tenez, s'il vous faut absolument une place... j'ai une vieille gouvernante, je la renverrai... et...

MARGUERITE. Insolent !...

MAGNUS. Très bien... très bien... madame... je ne me permets plus aucune réflexion.

MARGUERITE. Dans cinq minutes je veux être servante dans cette auberge... arrangez-vous.

MAGNUS. Je m'arrangerai... (*À part.*) Quelle idée le premier ministre a-t-il là?... ça me semble absurde... c'est sans doute de la haute diplomatie.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, KOLLER.

KOLLER, *il regarde le ciel et soupire*. Ah !... le comte de Dohna peut arriver... tout est prêt.

MARGUERITE, *à Magnus*. Quel est cet homme ?

MAGNUS. Eh bien !... c'est... enfin, c'est lui... l'aubergiste.

MARGUERITE. Que disiez-vous donc... mais il a l'air fort bien...

KOLLER. Une jeune et jolie fille... que veut-elle ? (*Il s'approche, pendant ce temps Marguerite a fait signe à Magnus de lui parler, Magnus se retourne vers Koller qui l'aperçoit et dit.*) Au diable ! le gouverneur... ce n'est pas vous que je voulais voir.

MAGNUS. Ça commence bien.

MARGUERITE, *à Magnus*. Parlez lui d'abord ; je ferai le reste.

MAGNUS. Mais...

MARGUERITE. Ah ! vous oubliez...

MAGNUS. L'obéis : bonjour, Koller.

KOLLER, *regardant Marguerite*. Bonjour M. le gouverneur.

MAGNUS. Ehl bien, les affaires ?

KOLLER. Eh ! bien, les affaires?... quoi ?

MAGNUS. Ça va !...

KOLLER. Où ça va-t-il ?

MAGNUS. Dame !... ça va... (*À Marguerite.*) Vous voyez comme il est aimable...

MARGUERITE, *bas à Magnus*. Au fait... vous n'en finissez pas...

MAGNUS. Mon cher ami, mon brave Koller, c'est un service qu'il faut que vous me rendiez...

KOLLER. A vous ?

MARGUERITE, *s'avançant*. Et à moi M. Koller.

TRIO.

Las, je suis une pauvre fille,
Je suis sans amis, sans famille,
Vous, monsieur, on vous dit humain ;
Pour votre bon cœur on vous vante,
Prenez-moi pour votre servante
J'ai besoin de gagner mon pain.

KOLLER, *à part*.

Que sa voix est douce et touchante
Son regard modeste m'enchanté,
Mon bon destin l'envoie ici.

MARGUERITE, *à part*.

Oni, readons ma voix plus touchante
Faisons-le bien, et qu'il consente
Enfin à me garder ici.

MAGNUS, *à part*.

Tout à l'heure, elle si méchante,
Comme elle rend sa voix touchante,
Comme son ton est radouci.

MARGUERITE.

Acceptez-vous ?

KOLLER.

Je n'ose...

MAGNUS.

Prenez garde,

Il y va !...

MARGUERITE.

Taisez-vous ! (*à Koller*) Ah ! de grâce acceptez.

KOLLER.

Je n'ose pas vraiment...

MAGNUS, *à part*.

Mais comment il la regarde...

MARGUERITE.

Monsieur, recevez-moi, je vous prie...

KOLLER.

Écoutez,

Quoi ! vous faire servante,
Avec des pieds charmans,
Cette taille élégante
Et ces bras doux et blêmes.
Cette main si polie,
Ce teint si délicat,
Vous êtes trop jolie
Pour un si rude état.

MAGNUS.

Des servantes de votre sorte

On n'en voit guère, il a raison.

MARGUERITE.

Monsieur, je suis jeune, et suis forte.

MAGNUS.

Venez plutôt en ma maison.

MARGUERITE, *bas à Magnus*.

Vous êtes un sot... (*haut à Koller*) Soyez bon.

KOLLER, *à part*.

Malgré moi, sa grâce l'emporte...

MAGNUS, *à part*.

Cette femme est un vrai démon.

ENSEMBLE.

MARGUERITE, *à part*.

Oui, rendons-moi plus touchante, etc.

KOLLER, *à part*.

Que sa voix si douce et touchante, etc.

MAGNUS, *à part*.

Tout-à-l'heure, elle si méchante, etc.

KOLLER.

Tout le jour il faut travailler.

MARGUERITE.

J'en prendrai l'habitude.

KOLLER.

La nuit souvent il faut veiller,

MARGUERITE.

J'aime la solitude.

KOLLER.

Nos matelots sont peu galans.

MARGUERITE.

Ce n'est pas comme l'hôte.

KOLLER.

Vous avez trop d'airs séduisans.

MARGUERITE.

Las !... ce n'est pas une faute.

KOLLER.

Vous voulez donc rester ici ?

MARGUERITE.

Vous consentez !... ah ! grand merci !

Plaisir extrême !

Bonheur suprême !

Mon stratagème

A réussi.

KOLLER.

O trouble extrême !

Ah ! quand il aime

Un marin même,

A peur aussi.

MAGNUS.

Surprise extrême !

Il cède, et même

Je crois qu'il l'aime :

C'est inouï.

MAGNUS.

Quel peut donc être son espoir,
Je ne puis y rien concevoir ;
Mais elle approche la couronne,
J'obéirai quoi qu'elle ordonne.

MARGUERITE.

Le sort couronne mon espoir
Et je vais donc enfin la voir
Celle, dont l'orgueil abandonne
Le vain éclat d'une couronne.

KOLLER.

Qu'elle est belle, rien qu'à la voir
J'ai senti naître un doux espoir :
Et malgré moi je m'abandonne
Au charme nouveau qui m'étonne.

MARGUERITE.

Plaisir extrême !... etc., etc.

KOLLER.

O trouble extrême !... etc., etc.

MAGNUS.

Surprise extrême !... etc., etc.

MARGUERITE. C'est convenu, n'est-ce pas ?

KOLLER, *avec hésitation*. Oui... (*à Magnus*) Vous la connaissez ?

MAGNUS. Moi !...

MARGUERITE. Beaucoup...

MAGNUS. Beaucoup...

MARGUERITE. C'est mon protecteur.

KOLLER. Ah !... comment s'appelle-t-elle ?

MARGUERITE. Marguerite.

MAGNUS. Parbleu !... Marguerite !

KOLLER, *à part*. C'était celui de ma pauvre mère... (*haut*) et sa famille ?

MAGNUS. Je ne la connais pas...

KOLLER. Comment ?

MARGUERITE. Je suis la fille d'un vieux marin.

KOLLER. La fille d'un marin !... allons, restez, restez Marguerite... c'est bon... nous nous entendrons, vous serez heureuse ici.

MAGNUS, *à Marguerite*. J'espère que vous direz au premier ministre la manière adroite dont je me suis conduit.

MARGUERITE. Je n'y manquerai pas.

UN GARÇON, *entrant*. M. Koller... un courrier arrive qui annonce le comte de Dolna.

KOLLER. C'est bien... j'y vais... on va vous montrer votre chambre, Marguerite. (*à part*) Marguerite !... la fille d'un vieux marin, et jolie !... Je ne ne sais pas ce que j'ai moi... c'est égal... il fait bien beau temps. (*Il s'en va en fredonnant*.)

Adieu mon bon navire.

(*S'arrêtant sur la porte*.) Venez-vous, monsieur le gouverneur ?

MAGNUS. Je vous suis !

MARGUERITE. Sans ma permission ?

MAGNUS. Pardon... je ne peux pas m'habituer... faut-il que je reste, ou que je sorte ?

MARGUERITE. Allez, vous reviendrez tout à l'heure.

MAGNUS. *Merci... (à part.)* Obéir ainsi, sans savoir ni pourquoi, ni à qui... se voir tenu en lesse comme un jeune levrier, c'est un peu humiliant pour un gouverneur... enfin ! passons... madame. *(Hélène et sort.)*

SCÈNE V.

MARGUERITE, seule.

Je vais donc voir de près cette Christine, qui occupe d'elle le monde entier... qui à vingt six ans quitte un trône où elle s'est fait un nom glorieux pour s'en faire un plus glorieux encore par son abdication... voilà une belle destinée, un bonheur qui m'a rendu souvent bien triste moi pauvre reine ignorée d'un petit royaume, moi pauvre femme d'un mari bien vieux!... mais, j'y pense, ce royaume si faible... ce mari si vieux, n'ont pas oublié que Christine leur a enlevé deux de leurs plus riches provinces... Imprudente!... qui ne craint pas de s'engager sur cette terre de Danemark, où tout lui est ennemi... l'ordre d'armer les vaisseaux... cette surveillance recommandée à Magnus... voudrait-on se venger d'elle?... J'étonnerais bien mon mari et son conseil de ministres si j'obtenais dans cette auberge et sous ce costume, ce qu'ils s'apprétaient à réclamer par la force... et puis qui sait, il y aura peut-être une bonne action à faire, une infortune à soulager... c'est une occasion qu'on ne trouve pas souvent à la cour.

ROMANCE.

Fortune obscure,
Sort qui n'est pas le mien,
Simple parure,
Cache-moi bien.

Pour que la plaie
D'un malheureux,
Ici sans crainte
Parle à mes yeux.
Fortune obscure, etc.

Si quelque peine
Pleure en secret,
Devant la reine
On se tairait.
Fortune obscure, etc.

(On entend un grand bruit)

Quel bruit ! c'est elle ! singulière entrevue!... deux reines, l'une en gentilhomme, l'autre en servante d'auberge... c'est peut-être une folie de ma part, mais le désir était trop violent pour y résister.

SCÈNE VI.

MARGUERITE, MAGNUS, CHOEUR DE GARÇONS D'AUBERGE ET DE POSTILLONS.

CHOEUR.

Quel homme !... quelle déraison !
Quel outrage !... quelle insolence
Vit-on jamais pareille violence !

MARGUERITE, à Magnus.

D'où vient cet horrible tapage ?

MAGNUS.

D'un coup de furet à travers le visage.

MARGUERITE.

Qui donc a fait cela ?

MAGNUS.

Mais c'est le comte de Dosba.

CHOEUR.

Quel homme !... quelle déraison !
Quel outrage !... quelle insolence
Vit-on jamais pareille violence
Il a battu le postillon.

KOLLER, entrant.

Il a besoin d'une leçon.

Je veux la lui donner sévère.

MARGUERITE.

Hélas !... calmez votre colère

C'est un enfant qui n'a pas de raison.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, KOLLER, CHRISTINE, BANNER, SUITE DE CHRISTINE.

RÉCITATIF.

CHRISTINE.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

Pourquoi ces cris et cet air de courroux

KOLLER, à part.

C'est encore un blanc-bec...

MARGUERITE, à part.

Elle n'est pas jolie.

KOLLER.

Nos postillons ne sont pas faits aux coups.

CHRISTINE.

Moi je veux qu'il me remercie

Bannier, donnez lui six deniers.

MAGNUS.

Six deniers... il peut tous les rosser en ce cas.

(Des garçons d'auberge apportent une table et préparent le déjeuner.)

AIR.

CHRISTINE.

Vient l'heure si belle
Que je désire tant,
La liberté m'appelle
Et le bonheur m'attend ;
Aux froids ennuis du trône
Vont enfin succéder
Des plaisirs où personne
N'a droit de regarder,
Vie heureuse et discrète
Deux amours inconnus

Jours de joie et de fête
Vous êtes donc venus.
MARGUERITE, à Koller.
Comment le trouvez-vous ?
KOLLER.

Et vous ?

Fort laid ?

MARGUERITE.
Pas mal...

KOLLER.
Il me déplaît.

BANNER, regardant Magnus.
Je n'aime pas cette longue figure
Monsieur le gouverneur a l'air bien enrienz.

MAGNUS, regardant Banner.
Cet homme a mauvaise tournure
Suffit : sur lui j'aurai les yeux.
BANNER, à Christine.

Dans cette hôtellerie
Nous sommes observés, je crains.
CHRISTINE.

Ah ! Banner, en paix, laissez moi
Commencer ma nouvelle vie.

TOUT.
Ah ! cette vie est belle :
Le cœur libre et content,
Il s'élançait vers elle
Et le bonheur l'attend.

MARGUERITE.
Ah ! combien je lui porte envie ;
Hélas ! plus heureuse que moi,
Elle a brisé la chaîne qui me lie
Au noir souci qui veille autour de moi.

CHRISTINE.
Voici l'heure si belle
Que je désirais tant !
La liberté m'oppelle
Et le bonheur m'attend.
Aux froids ennuis du trône,
Vont enfin succéder
Des plaisirs où personne
N'a droit de regarder.
Vie heureuse et discrète,
Doux amours innocents,
Jours de joie et de fête,
Vous êtes donc venus.

Hélas ! qu'en me servo à l'instant.

MARGUERITE.
Monsieur, la table vous attend.

CHRISTINE.
Eh ! la fille est fort avenante.

MARGUERITE fait la révérence.
Monsieur, je suis votre servante.
CHRISTINE.

Elle est fort bien...
Souvent on me l'a dit.
CHRISTINE.

Vraiment, elle est pleine de grâce ;
Pour mieux jouer mon rôle, il faut que je l'embrasse.
(Elle veut l'embrasser.)

KOLLER.
Monsieur, le dîner refroidit.

CHRISTINE.
Ma belle enfant, à vous je m'intéresse.

MARGUERITE.
Ah ! mon beau monsieur, grand merci !
CHRISTINE.

Sans doute du logis vous êtes la maîtresse ?

KOLLER, se plaçant entre elles deux.
C'est moi qui suis le maître ici.
CHRISTINE.

A table ! allons de la gaieté,
Bon vin et bonne chère.
Près de moi mettez-vous, ma chère ;
Je veux boire à votre santé.

CHŒUR.

A table ! allons de la gaieté,
Bon vin et bonne chère ;
Et pour ses vœux, à plein verre
Nous allons boire à sa santé.

KOLLER, à la suite de Christine. Quant
à vous, on vous a servis de l'autre côté.
(Christine fait signe à sa suite de sortir,
Koller va près de la cheminée, allume sa
pipe et dit à Magnus en lui offrant du
tabac.) En usiez-vous ?

MAGNUS. Volontiers.

MARGUERITE, à Koller. Ça n'est pas con-
venable.

KOLLER. Est-ce que ça vous gêne ?..
C'est une habitude... cependant pour
vous.

MARGUERITE. Pour moi, non... mais M.
le comte.

KOLLER. Un homme !

CHRISTINE. Laissez... laissez... j'aime
mieux cela que les parfums des petites
maîtresses.

KOLLER. Si le cœur vous en dit ?

CHRISTINE. Merci !.. (à part) quelle
odeur !.. c'est insupportable !.. enfin, il
faut bien s'y faire. (Haut.) Allons, la
belle fille, mettez-vous à table avec moi...
jamais je n'ai vu mine si jolie sous un
costume de servante d'auberge.

BANNER, à part. Laid ou jolies, je ne
pense pas qu'elle en ait vu beaucoup.

MAGNUS, à part. On lui en donnera des
servantes, recommandées par un premier
ministre.

CHRISTINE, assise à table, ainsi que Ban-
ner. Marguerite debout près de Christine,
Koller et Magnus de l'autre côté de la che-
minée, allant et venant. Christine s'adressant
à Marguerite.) Allons... venez donc.

MARGUERITE. Ce n'est pas ma place,
monsieur.

KOLLER, à part. Il y en aurait une autre
chez moi, pour elle, si elle voulait.
(Christine veut prendre la main de Margue-
rite.) Encore !.. (Haut) Marguerite, allez
prendre du vin pour monsieur le comte.

CHRISTINE. Dieu me pardonne vous êtes
jaloux, mon cher ami... ce n'est pas le
moyen d'achever votre auberge.

KOLLER. Oh ! monsieur... il y a des cha-
lands dont peut-être je ne me soucie
guère.

(Banner fait un mouvement, Christine lui impose
silence.)

CHRISTINE. Ceux qui me ressemblent,
n'est-ce pas ? c'est ce que vous vouliez
dire... Je parle librement et permets
qu'on en fasse autant.

MAGNUS. Et puis... il faut excuser Kol-
ler, il est un peu novice dans son état d'au-

bergiste... la rudesse d'un marin va mal avec les prévenances qu'on doit aux voyageurs.

CHRISTINE. Et pourquoi avez-vous quitté ce noble état?

KOLLER. Probablement, parce que cela me convenait.

MAGNUS, se levant. Ce n'est pas la seule raison.

KOLLER. Je vous dispense de raconter mon histoire.

CHRISTINE. Je veux la savoir...

MARGUERITE. Moi aussi.

KOLLER. A quoi bon?... c'est celle de bien d'autres, allez.

(Il va s'asseoir.)

CHRISTINE, à Magnus. Voyons cette histoire.

MAGNUS. Imaginez-vous, que sous prétexte qu'il a sauté le premier à l'abordage d'un brick suédois, il a voulu être nommé enseigne.

MARGUERITE. Et on l'a refusé?

MAGNUS. Pardieu! un homme comme lui, sans naissance.

MARGUERITE. Il est homme de courage du moins.

KOLLER. Merci, Marguerite, mais ce n'est pas un titre en Danemark.

CHRISTINE. Ah! je reconnais bien là le stupide gouvernement danois.

MAGNUS. Hein? stupide gouvernement... ça comprend les fonctionnaires.

MARGUERITE. Que dites-vous?

CHRISTINE. Certes, que voulez-vous que devienne un royaume conduit par un roi presque imbécille, qui se laisse mener par une femme extravagante!

MARGUERITE. Une femme extravagante?

MAGNUS. Vous insultez!

MARGUERITE, à Magnus. Taisez-vous, (haut) Une femme extravagante? est-ce que monsieur le comte méprise beaucoup le gouvernement des femmes?

CHRISTINE. Dans une auberge, non... surtout quand elles vous ressemblent... mais sur le trône c'est une peste que les femmes.

MARGUERITE. C'est donc pour cela que la reine Christine a abdiqué.

BANNER, se levant. Plait-il?

CHRISTINE, bas à Banner. Silence!... (haut) En tout cas, elle s'est rendue justice: ce que d'autres ne font pas... franchement, que pense-t-on d'elle?... de son abdication?

MARGUERITE. Mais on dit qu'elle préférait l'obscurité à l'éclat de la puissance... pour mieux cacher...

CHRISTINE. Achevez...

MARGUERITE. Des intrigues sur lesquelles trop de regards étaient ouverts... et qui compromettaient la réputation d'insensibilité à laquelle elle prétend... c'est là du moins un reproche qu'on n'adressera pas à la reine de Danemark quelque extravagante qu'elle soit.

CHRISTINE. Il y a quelquefois peu de mérite à se conduire comme elle... un petit esprit...

MARGUERITE. Vraiment?

CHRISTINE. Sans portée...

MARGUERITE. Vous croyez?

CHRISTINE. Qui n'a pas la moindre grandeur dans les idées...

MARGUERITE, se rapprochant. Vous en êtes sûre?

CHRISTINE. Et puis on la dit fort laide.

MARGUERITE, la regardant de très près. Vous trouvez?

CHRISTINE, voulant la prendre par la taille. Vous, je vous trouve jolie comme un ange.

KOLLER, vivement. Monsieur le comte... à boire...

(Christine tend son verre et prend la main de Marguerite, Koller verse à côté du verre.)

CHRISTINE. Fi le jaloux!... (à Marguerite.) Eh! voilà une main qui serait envie à beaucoup de belles dames de la cour... elle est blanche et douce.

MARGUERITE. Que voulez-vous, je suis une femme... je ne puis pas l'avoir rude comme vous.

BANNER, à part. Attrappe.

CHRISTINE, à part. Ce sont les bénéfices du costume (haut.) Si elle n'est pas belle, elle est forte, mon enfant.

MARGUERITE. Et capable de gouverner un empire peut-être... à la place de notre pauvre reine.

CHRISTINE. Qui sait?... du moins, elle n'eût pas laissé sans récompense la noble action de ce brave mari.

MARGUERITE, à part. Je profiterai de la leçon.

KOLLER. Gardez votre manière de gouverner pour d'autres, mon petit monsieur et respectez le pays où vous êtes.

CHRISTINE. En effet, il faut prendre garde d'insulter à la gloire du puissant royaume de Danemark.

MARGUERITE, vivement. Il le serait davantage, si Christine ne lui avait enlevé deux provinces par une indigne trahison.

BANNER, se levant. Par trahison, impertinence.

KOLLER. C'en est trop!

MARGUERITE. Arrêtez !

CHRISTINE, *riant*. Doucement ! doucement... ne voilà-t-il pas que nous allons nous arracher les yeux pour mesdames les reines de Suède et de Danemark... Deux folles... j'en suis sûre... (*riant*) ah ! ah ! ah !

MARGUERITE, *riant*. Ah ! ah ! ah ! c'est possible !

CHRISTINE, *riant*. Qui ne s'occupent pas de nous... ah ! ah ! ah !

MARGUERITE, *riant*. Pas plus que nous ne nous occupons d'elles... ah ! ah ! ah !

CHRISTINE, *riant*. Et qui riraient bien n'est-ce pas ?

MARGUERITE, *riant*. Qui riraient assurément beaucoup... (*à Magnus*.) Riez donc...

MAGNUS. Il faut rire ! (*riant très haut*.) ah ! ah ! ah ! ah !

CHRISTINE. De l'air furibond du brave Banner.

BANNER, *riant*. Ah ! ah ! ah !

MAGNUS, *riant plus fort*. Ah ! ah ! ah !

CHRISTINE, *regardant Koller*. De la mine sombre et jalouse de ce héros danois.

BANNER ET MAGNUS, *riant*. Ah ! ah ! ah !

CHRISTINE, *riant*. De la politique d'un jeune écervelé et d'une jeune servante d'auberge... ah ! ah ! ah !...

BANNER, *riant*. Ah ! ah ! ah !

MARGUERITE, *riant*. Ah ! ah ! ah !

MAGNUS, *riant plus fort*. Oh ! oh ! oh ! oh !

CHRISTINE, *montrant Magnus*. Et de la grande figure bête de ce monsieur. (*à Magnus*.) Riez donc.

TOUS, *regardant Magnus qui est devenu sérieux*. Ah ! ah ! ah !

CHRISTINE. Avant de continuer ma route j'ai besoin d'un instant de repos... (*bas*) Banner, faites partir les gens de ma suite.

BANNER. Mais...

CHRISTINE. Tant de monde peut éveiller les soupçons... Ils sont occupés à boire avec les garçons de cette auberge... un mot, une indiscretion... je ne veux pas être reconnue... vous le savez... dans une heure, nous les rejoindrons... allez !... (*haut*) M. Koller, vous préparerez le compte la dépense. (*à Marguerite*.) Au revoir ma belle enfant... Nous allons nous quitter, mais j'espère que vous ne m'oublierez pas.

MARGUERITE. Non... non, et moi-même je me rappellerai peut-être quelque jour à votre souvenir.

CHRISTINE. Quand vous voudrez...

je suis toujours aux ordres des jolies filles.

MARGUERITE, *d part*. J'en doute.

(Christine entre à gauche. Banner sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

KOLLER, MARGUERITE, MAGNUS.

KOLLER, *d part*. Allons, il faut en finir tout de suite et s'expliquer.

MARGUERITE, *d part*. Je l'ai vue !... ce n'est pas tout-à-fait ce que je pensais... je puis aussi me disposer à quitter cette maison... (*Regardant Koller*.) Je ferai bien je crois... (*à Magnus*.) J'ai à vous parler.

(Elle se dispose à sortir.)

KOLLER. Marguerite... où allez-vous ?

MARGUERITE. Mais je sors.

KOLLER. Un moment.

MARGUERITE. Pardon !... j'oubliais que vous êtes mon maître.

KOLLER. Pas pour longtemps peut-être.

MARGUERITE, *d part*. Je l'espère bien.

KOLLER. Mais enfin, tant que ça durera... j'ai le droit de vous ordonner de m'écouter et... je vous en prie...

MARGUERITE. Parlez.

KOLLER, *montrant le gouverneur*. Mais... pourquoi demeurez-vous là, planté comme un piquet ?

MAGNUS. Parce que...

MARGUERITE. Vous voyez bien que vous êtes de trop.

MAGNUS. Je m'en vais.

MARGUERITE. Je partirai bientôt... donnez des ordres.

MAGNUS. A qui ?

MARGUERITE. A qui vous voudrez... voyons laissez-nous.

MAGNUS. Je m'en vais... (*à part*.) Je n'ai encore gagné à tout ceci que des impertinences... c'est tout ce que j'y comprends.

(Il salue et sort.)

SCÈNE IX.

KOLLER, MARGUERITE.

KOLLER. Écoutez-moi... et soyez sincère... je le serai moi, mademoiselle.

MARGUERITE. Mademoiselle... pourquoi ne dites-vous plus Marguerite.

KOLLER. Il me semble que je n'ose plus.

MARGUERITE, *à part*. Du respect... mais cela devient inquiétant. (*Haut.*) Osez...

KOLLER. Eh bien! donc, Marguerite... je vous ai reçue chez moi... sans m'informer d'où vous veniez... sans hésiter un moment.

MARGUERITE. Et je vous en remercie.

KOLLER. Une indiscretion du gouverneur vous a appris mon histoire.

MARGUERITE. Vous me la rappelez... on vous a fait une injustice... elle sera réparée.

KOLLER. Peu m'importe... à présent, j'ai renoncé à la mer... à mon avenir de fortune.

MARGUERITE. Ce n'est pas sans retour...

KOLLER. Sans retour.

MARGUERITE. C'est un parti pris bien soudainement.

KOLLER. C'est ainsi que j'ai toujours agi... Il y a dans les premiers mouvements du cœur un instinct qui vous avertit de ce qui vous sera heureux ou malheureux... eh bien! lorsque vous êtes arrivée dans ma misérable maison... quelque chose aussi, m'a dit, voilà du bonheur qui te vient.

MARGUERITE, *souriant*. Et j'espère que vous avez eu raison.

KOLLER. Puis, vous m'avez avoué que vous étiez sans amis.

MARGUERITE, *à part*. C'est peut-être plus vrai qu'on ne pense.

KOLLER. Sans famille.

MARGUERITE, *à part*. On n'en a pas à ma place.

KOLLER. Enfin que vous vous appelez...

MARGUERITE. Marguerite.

KOLLER. Un nom que je n'ai jamais prononcé sans avoir les larmes aux yeux, sans me sentir le cœur serré.

MARGUERITE. Vous avez aimé une femme de ce nom?

KOLLER. C'était celui de ma mère... et j'ai pensé que je voudrais bien... que ce fût aussi celui de ma femme.

MARGUERITE. De votre femme... (*À part.*) J'en étais sûre... et je l'ai laissé parler... c'est bien mal.

DUO.

KOLLER.

J'avais rêvé que sous mon toit modeste
Un doux échange unirait notre cœur
Vous auriez pris tout le bien qui me resto
Vous auriez pu me le rendre en bonheur.

MARGUERITE.

Oui, je comprends que sous ce toit modeste,
Où je le vois habiter un noble cœur

Loin de l'éclat d'une grandeur fumante
Bien aisément on trouve le bonheur.

KOLLER.

Ah! répondez alors, que mon rêve s'achève
Acceptez mon cœur et ma foi.

MARGUERITE.

Oui, vous avez raison, en effet c'est un rêve,
Il faut qu'il cesse : écoulez-moi.

KOLLER.

Non, voyez ma souffrance,
Laissez-moi l'espérance
De vous toucher un jour.

MARGUERITE.

Je plains votre souffrance;
Mais perdez l'espérance,
Entre nous point d'amour.

KOLLER.

Ah! vous voulez me faire... votre regard m'évite;
Prenez pitié de moi...

MARGUERITE.

Non...

KOLLER.

Toujours des refus.

MARGUERITE.

Je ne puis...

KOLLER.

Il me faut votre cœur, Marguerite.

MARGUERITE.

Pour le donner... il ne m'appartient plus.

KOLLER, *à part*.

Quelle affreuse lumière
A ce sent moi m'éclairer !
Sur moi, sur ma misère,
Je n'ai plus qu'à pleurer.
Noirs tourmens de l'envie,
Soupçons et jalousie,
Je vous livre ma vie,
Mon cœur à déchirer.

MARGUERITE, *à part*.

Cot ven qu' l'éclair
Redouble sa misère,
Mais plus tard, jo l'espère,
Je saurai le calmer.
Affreuse jalousie,
Appaise ta furie !
J'embellirai sa vie,
Si je ne puis l'aimer.

KOLLER. Il faut renoncer... c'est bien...
je n'y penserai plus.

MARGUERITE. Voyons, soyez raisonnable.

KOLLER. Je n'ai pas besoin de votre pitié.
(Il s'assied dans un coin du théâtre à droite.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, MAGNUS.

MAGNUS, *à part en entrant*. Encore une circonstance à laquelle je ne comprends rien... Madame, des chevaux vous attendent... mais, voici une lettre.

MARGUERITE. Pour moi...

MAGNUS. Pour vous... un courrier arrivé à franc étrier vient de l'apporter.

MARGUERITE. Donnez!... qui peut m'écrire?

MAGNUS. Et il m'a recommandé de vous

la remettre à l'instant... sans doute, il vient vous chercher.

MARGUERITE. Elle ouvre la lettre. Magnus cherche à lire pardessus son épaule. Marguerite s'en aperçoit. Comment?..

MAGNUS. Pardon... c'est une habitude.

KOLLER, à part. Que disent-ils donc ensemble?.. aurais-je été joué?.. si je le savais!...

MARGUERITE, *Niant*. La lettre est du premier ministre. « Madame, malgré tous mes efforts, la guerre vient d'être décidée contre la Suède. La reine Christine, à qui nous devons tous nos malheurs, a mis le pied sur un territoire ennemi... Le courrier qui vous apportera cette lettre ne précèdera que de quelques heures les ordres expédiés aux agens du gouvernement, pour la retenir prisonnière partout où on la trouvera... Je vous révèle les secrets de l'état pour que votre majesté évite les dangers qui peuvent accompagner une telle arrestation. Signé Hunstein. Il y a de dangers ici que pour elle... Il faut qu'elle s'éloigne... Monsieur le gouverneur... Je ne pars pas.

MAGNUS. Ah!...

MARGUERITE. S'il vous arrive des dépêches à votre nom, vous me les remettrez avant de les ouvrir.

MAGNUS. Mais...

MARGUERITE. Ah! prenez garde de désobéir...

KOLLER *part.* Ils sont d'intelligence... ce n'est pas douteux. Et ce petit monsieur de Dohna est, sans doute, de la partie... qu'ils prennent garde!

MARGUERITE. Monsieur Koller, le comte de Dohna ne devait se reposer qu'une heure... il doit être temps de le prévenir... s'il veut s'éloigner.

KOLLER. Ah! vous avez bien envie de le revoir ... n'est-ce pas?... le comte de Dohna s'éloigne, et vous, Marguerite, vous quittez aussi cette maison.

MARGUERITE. Oui.

MAGNUS. Eh bien! elle vient de me dire le contraire.

MARGUERITE. Je n'y peux plus demeurer.... après....

KOLLER. Après lui... bien ! bien !... Je vois ce que c'est. J'ai été joué. (*A part.*) Je ne peux pas me venger sur elle... mais je voudrais trouver quelqu'un. (*Regardant Magnus.*) Pardioul voilà mon homme, que venez-vous faire ici ?

MAGNUS. Ma foi ! vous me feriez plaisir de m'en apprendre.

KOLLER. Venez-vous surveiller les intrigues dont vous êtes le complaisant ?

MAGNUS. Plait-til?

KOLLER. Permis à vous de jouer ce rôle-là ... mais une autre fois, ne choisissez pas ma maison pour y ménager des rendez-vous d'amour entre un jeune fat et une coquette.

MAGNUS. Comment, Madame?... (*d part*)
Eh bien! je m'en suis toujours douté!...
c'est incroyable ce que j'ai de pénétration.

MARGUERITE. Vous êtes fou M. Koller.

KOLLER. Ah! laissez-moi!

MARGUERITE. Si vous sachiez...

KOLLER. Je ne veux rien savoir... je n'écoute rien... vous voulez partir... eh! bien que ce soit tout de suite.

MARGUERITE. Un moment!

KOLLER. Ah !... e'est juste !... il n'est pas encore prêt, je vous conseille de l'éveiller...

(il frappe avec une chaise contre la porte de la chambre où est entrée Christine.)

SCÈNE XL

LES MÊMES. CHRISTINE. BANNER.

(Christine sort de la chambre, Banger entre par le fond.)

CHRISTINE. Un sourd ne dormirait pas avec un pareil bruit... pourquoi ce tapage ?

KOLLER. Nous parlions de vous. . .

MARGUERITE. N'oubliez pas qu'il est votre hôte.

KOLLER. Mon hôte... je donne ce titre à ceux qui me demandent l'hospitalité, et pour ceux là j'ai des égards... quant à ceux pour qui ma maison est une auberge... je la loue... ils me payent... nous sommes quittes.

CHRISTINE. Eh bien ! monsieur mon hôte, on vous paiera votre silence et votre politesse, si vous en avez à vendre.

KOLLER. Ah! faites taire votre amant, Madame.

CHRISTINE. Son amant!... moi!... ah! c'est charmant, c'est adorable!... ah! vous avez découvert.

BANNER, *bas d'Christine*. Madame, ne l'irritez pas davantage.

CHRISTINE. Laissez donc... et amant heureux, n'est-ce pas?... ma parole d'honneur, mon cher ami, vous êtes très amusant.

KOLLER. Pas de raillerie, M. le comte, je ne les souffre de personne, et de vous moins que de tout autre.

CHRISTINE. Vous oubliez que vous parlez à un gentilhomme.

KOLLER. Un gentilhomme!... vous!... il faudrait commencer par être un homme, mon petit monsieur.

CHRISTINE. Vous devenez plus insolent qu'il ne faut.

KOLLER. Peut-on jamais l'être trop avec vous.

CHRISTINE. Toujours assez pour se faire corriger.

(Elle le menace d'un coup de cravache.)

QUINETTE.

KOLLER.
Ah! misérable!... un tel affront,
Demande une prompt vengeance,
Et la mienne...

MARGUERITE.
Arrêtez de grâce!

KOLLER.
Non, non!

MARGUERITE.
O ciel! quelle imprudence,
Irriter sa vengeance!
Pour une telle offense
Il n'est point de pardon.

KOLLER.
En vain quand il m'offense
Vous prenez sa défense,
Mais de son insolence
J'aurai bientôt raison.

BANNER.
O ciel! quelle imprudence,
Irriter sa vengeance
Quand elle est sans défense,
Seule en cette maison!

CHRISTINE.
Adieu, crainte et prudence,
Je brave sa vengeance.
D'une telle insolence
J'ai dû thier raison.

MAGNUS.
O ciel!... quelle imprudence!
Pour une telle offense.
Comment de sa vengeance
Attendre le pardon?

KOLLER.
La crainte te glace,
Lâche!... et pourtant
L'affront ne s'efface
Qu'avec du sang.

CHRISTINE.
Mais moi, je te prie,
Contre le tien,
Puis-je sans folie
Risquer le mien?

BANNER ET MARGUERITE.
Vaine menace!
Que feroi-je et pourtant
L'affront ne s'efface
Qu'avec du sang.

MAGNUS.
Sa juste menace
L'étonne, et pourtant
L'affront ne s'efface
Qu'avec du sang.

KOLLER.
Oh! bien ma rage
Te rend l'outrage
Fait à mon front.

(Il lève la main sur elle.)

CHRISTINE.
Prends garde! arrête,
Baisse la tête
À mon seul nom.

KOLLER.
Qui donc es-tu?

CHRISTINE.
Je suis... je vous demande une heure
Pour vous rendre raison.

KOLLER.
J'y consens; mais cette demeure
Pendant ce temps sera votre prison.

BANNER, à Christine.
Que faites-vous?

CHRISTINE.
Silence!
(A Koller.)
A ne pas m'échapper... j'engage mon honneur.

KOLLER.
Soit.
Banner, à part.
Prévenons cette imprudence.

(Il passe à côté de Magnus.)
C'est le meilleur moyen... monsieur le gouverneur.
(Il lui parle bas.)

MARGUERITE.
Demeurons ici...
Magnus, à Banner.
Bah!

BANNER, à Magnus.
Chut!

MAGNUS.
Oh!... quelle nouvelle!
KOLLER, à Christine.
Dans une heure.

CHRISTINE.
Oui!
Banner, à Magnus.
Veuillez sur elle!

MAGNUS.
C'est bien!
Banner, à Magnus.
Et que jamais je ne sois surpris...

MAGNUS.
N'ayez pas peur. (A part.) J'aurais l'air d'avoir de-
viné.

KOLLER.
Enfin, de cette offense
Je vais tirer vengeance,
Et de son insolence
Il recevra le prix.

CHRISTINE ET MARGUERITE.
Dès de cette offense
Il croit tirer vengeance;
Mais je le vois d'avance
Et confus et surpris.

BANNER.
De cette confidence
Vous sentez l'importance;
Il faut de sa vengeance,
La payer à tout prix.

MAGNUS.
Oui, cette confidence
Peut me servir, je pense;
Et de ma surveillance
Je recevrai le prix.

CHRISTINE, à Koller. Dans une heure
vous me retrouverez ici... j'ai besoin de
ce temps, pour me préparer au combat...
Banner, faites monter mes armes, qui

sont dans ma voiture. (*Elle lui parle bas.*)
Cette jeune fille demeurera avec moi.

KOLLER. Ah! maintenant, peu m'importe... je n'ai plus d'ordres à lui donner.

CHRISTINE. Retirez-vous.

BANNER, *d part*. Tachons de rejoindre les gens de sa suite. M. le Gouverneur, ne la perdez pas de vue.

MAGNUS. Je sais ce que j'ai à faire.

MARGUERITE, *d Magnus*. Vos dépêches s'il en arrive.

MAGNUS. Je connais mon devoir.

KOLLER, *tirant Magnus par le bras*. Surveillez-le, pendant que j'irai au port.

MAGNUS. Il n'échappera pas.

KOLLER. Allons, sortons!... laissons M. le comte faire ses adieux...

MAGNUS, *d part*. Il est toujours jaloux!... Il y a des gens qui sont d'une bêtise!... moi, par exemple, je ne m'y tromperais pas... c'est un coup de fortune.

(Les trois hommes sortent.)

SCÈNE XII.

CHRISTINE, MARGUERITE.

MARGUERITE, *d part*. Que peut elle me vouloir?... elle a besoin de moi... je lui ferai payer mes services... n'oublions pas cependant que je ne suis qu'une servante.

(Un valet apporte une cassette et la pose sur la table, près du cabinet à gauche.)

CHRISTINE, *d part*. C'est le seul moyen raisonnable qui me reste.

MARGUERITE, *riaisement*. Eh bien! M. le comte, vous êtes donc décidé à vous battre.

CHRISTINE. Moi, vraiment non!

MARGUERITE. Non?... et qu'est-ce que vous comptez donc faire?

CHRISTINE. Me tirer d'ici le plus vite possible.

MARGUERITE. Ça ne me paraît pas facile.

CHRISTINE. Le plus facile du monde, si vous voulez me rendre un petit service.

MARGUERITE. Lequel?

CHRISTINE. Celui de m'aider à changer d'habits pour mettre ceux-ci.

MARGUERITE. Qu'est-ce que c'est que ça?... une robe... une robe de femme... oh! l'excellente idée!... (*Elle rit.*) Oh! oh! comment, vous voulez vous déguiser en femme... vous?

CHRISTINE. Ce n'est pas un déguisement... c'est...

MARGUERITE. Dites donc, M. le comte, ce n'est pas très brave au moins.

CHRISTINE. Il ne s'agit pas de bravoure.

MARGUERITE. Vous habiller en femme!... Ah! ah! ah? vous aurez une drôle de tournure.

CHRISTINE. La tournure n'y fait rien.

MARGUERITE. Et puis une femme qui voyage... seule en poste... qui donne des coups de fouet aux postillons et des soufflets aux maîtres d'auberge... comme c'est croyable!... si vous n'avez pas d'autre ruse... j'ai bien peur pour vous.

CHRISTINE. Ce n'est pas une ruse, vous dis-je... c'est la vérité.

MARGUERITE. Vous êtes une femme, vous?... Ah! ah! ah!

CHRISTINE, *avec colère*. Oui, je suis une femme!

MARGUERITE. Ne vous fâchez pas... c'est possible... mais pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout de suite à M. Koller?

CHRISTINE. Oh! parce que... parce qu'il aurait pu en douter... comme vous... et que je n'aurais pas pu lui prouver à lui...

MARGUERITE. Quoi?

CHRISTINE. Vous ne me comprenez donc pas... je vous prie de m'habiller.

MARGUERITE. Eh bien!... après?

CHRISTINE. Après, il me semble que vous pouvez dire et certifier le fait.

MARGUERITE. Avec ça qu'il me croira M. Koller.

CHRISTINE. Pourquoi non?

MARGUERITE. Puisqu'il s'imagine que vous êtes mon amant... Il se dira tout de suite que c'est une ruse arrangée entre nous.

CHRISTINE. Mais que voulez-vous que je fasse alors?

MARGUERITE. Dam!... je ne sais pas... il y aurait bien un moyen...

CHRISTINE. Lequel?

MARGUERITE. Un moyen qui rentre dans votre idée de vous faire passer pour une femme.

CHRISTINE. Expliquez-vous.

MARGUERITE. Je vous dis ça... Dam!... je ne sais pas si c'est bon... mais il ne croira jamais que vous êtes une femme comme une autre... au lieu que si vous vouliez...

CHRISTINE. Quoi donc?

MARGUERITE. On dit... c'est un on dit, que la reine Christine voyage incognito en Danemarck.

CHRISTINE. On dit cela? (*A part*) Imprudente... si j'étais découverte.

MARGUERITE. Faites-vous passer pour elle.

CHRISTINE. Moi...

MARGUERITE. Ça fera très bien... les manières... les coups de cravache... les tapes... tout sera expliqué comme ça...

elle est un peu cavalière la reine de Suède.

CHRISTINE. Insolent!

MARGUERITE. Est ce que vous la connaissez ?

CHRISTINE. Non !... mais c'est un mauvais moyen ... et je préfère encore.

MARGUERITE. Prouver à Koller que vous êtes une femme.

CHRISTINE. Non, mais...

MARGUERITE. Mais que craignez-vous, en disant que vous êtes Christine?

CHRISTINE. Comment, ce que je crains?... Mais vous ne savez donc pas que les Danois ont plus d'une vengeance à tirer de Christine.

MARGUERITE. Bah!...

CHRISTINE. Ils n'ont pas oublié le traité de 1645... les deux provinces qu'ils ont perdues... les vaisseaux qui ont été pris... et on pourrait me retenir... si on soupçonnait que c'est moi...

MARGUERITE. Vous?

CHRISTINE. Moi... c'est à-dire si je me faisais passer pour elle.

MARGUERITE. Et ils n'auraient pas tort, n'est-ce pas?

CHRISTINE. Non certes, et je n'y manquerais pas moi... mais, ce n'est pas là la question.

(On frappe à la porte)

MARGUERITE. Qu'est-ce que c'est ?

KOLLER, en dehors. Êtes vous prêt, M. le comte ?

CHRISTINE. Tout à l'heure... (A Marguerite.) Il faut pourtant prendre un parti.

MARGUERITE. C'est vrai... il faut en prendre un... une idée... c'est peut-être bien mais... ce que je vais vous proposer là... parce que moi, voyez-vous je n'entends rien à ces choses là.

CHRISTINE. Et qu'est-ce donc ?

MARGUERITE. Tenez... en supposant... toujours dans votre idée que, vous soyez une femme... et que vous soyez la reine Christine... c'est une supposition. Est-ce que vous ne pourriez pas signer quelque chose?...

CHRISTINE. Vraiment... signer quelque chose... (A part.) Serait-ce un piège ?

MARGUERITE. Oui... quelque chose... comme une... une... vous savez bien.

CHRISTINE. Une renonciation peut être ?

MARGUERITE. C'est ça... une renonciation... un traité...

CHRISTINE. Jamais!

MARGUERITE. Ce serait un bon tour.

CHRISTINE. Ce serait une lâcheté.

MARGUERITE. Que vous importe?... vous n'êtes pas la reine de Suède.

CHRISTINE. Je ne le suis plus... mais je suis encore Christine, madame!

MARGUERITE. Madame?...!

CHRISTINE. Vous le savez, depuis que je suis entrée dans cette auberge... et maintenant, je sais aussi qui vous êtes.

MARGUERITE. Moi...

CHRISTINE. Vous!... c'est un piège infâme que vous m'avez tendu.

MARGUERITE. Un piège!...

CHRISTINE. Gui... cette prétendue jalousie de Koller, qui n'attend qu'un prétexte pour me dire des insultes... qu'on savait que je ne souffrirais pas... cette querelle d'où pouvaient naître des violences qui eussent puni la femme des torts de la reine... tout cela était arrangé... prévu...

MARGUERITE. Madame...

CHRISTINE. Et vous vous êtes fait l'agent de cet infâme guet-à-pens.

MARGUERITE. C'est une odieuse supposition.

CHRISTINE. C'est la vérité... et on la saura madame, prisonnière en Danemark... je puis apprendre aux rois de l'Europe, par quels lâches moyens on m'a impunément insultée, arrêtée et je le dirai assurément, quand je saurai le nom de celle qui a prêté les mains à cet indigne complot... pourriez vous me le dire ?

MARGUERITE. Mon nom ?

CHRISTINE. Oui, votre nom, madame, je veux le rendre célèbre!..

MARGUERITE. En le mettant à côté du votre... il ne mérite cet honneur à aucun titre.

CHRISTINE. Je serais pourtant curieuse de le connaître.

MARGUERITE. Vous le saurez... quand je vous aurai sauvée.

CHRISTINE. Sauvée ?

MARGUERITE. Oui, madame... d'abord en vous aidant à prendre cet habit pour vous faire échapper à la vengeance de Koller, que votre seule violence a provoquée... ensuite en gardant pour moi seule le secret de votre nom... qui, vous l'avez avoué vous même, vous mettrait en danger.

CHRISTINE. Sans doute chez un peuple comme le vôtre.

MARGUERITE. Qui a plus d'une vengeance à tirer de Christine.

CHRISTINE. Qui oublie les droits les plus sacrés de l'hospitalité.

MARGUERITE. Qui n'a pas oublié le traité de 1645,

CHRISTINE. Et qui me retiendrait prisonnière n'est-ce pas ?

MARGUERITE. Qui n'y manquerait pas ,
comme vous même l'eussiez fait.

CHRISTINE. Vous me vendez cher, votre
générosité, madame.

MARGUERITE. Une plaisanterie... c'est
moins cher que deux provinces.

KOLLER, en dehors. L'heure se passe, M.
le comte.

CHRISTINE. Eh bien, madame ?

MARGUERITE. Eh bien! madame... je
suis à vos ordres. Il n'y a plus ici, que la
servante d'auberge.

(Elles entrent à gauche)

SCÈNE XIII.

BANNER, ET LA SUITE DE CHRISTINE, ils
vont se placer à gauche, KOLLER, JAM-
MES ET LES MATELOTS, ils vont se
placer à droite, puis MAGNUS, suivi par
DES SOLDATS.

FINAL.

BANNER ET LES SIENS, entrant.

Chacun de nous à son serment fidèle
Vient la défendre et s'il le faut pour elle
Nous sommes prêts à combattre et mourir!

KOLLER.

Où chacun d'eux à l'amitié fidèle
M'offre son bras pour venger ma querelle:
C'est un affront que la mort doit punir.

MATELOTS.

Chacun de nous à l'amitié fidèle
T'offre son bras pour venger ta querelle:
C'est un affront que la mort doit punir.

(Magnus s'est arrêté au fond pendant le chœur, il
parle aux soldats d'une manière très animée, à la fin
du chœur il descend la scène, les soldats occupent la
fond du théâtre).

BANNER, à Magnus.

Ces soldats sont ici par votre ordre ?

MAGNUS.

Sans doute.

BANNER.

C'est pour la protéger qu'ils viennent ?

MAGNUS.

Tout exprès.

KOLLER, à Magnus en montrant les soldats.

Pourquoi tant de témoins? qu'est ce donc qu'on
redoute?

Craint-on qu'il n'échappe?

MAGNUS.

Non, mais...

La prudence ne nuit jamais

KOLLER ET LES SIENS.

Où chacun d'eux à l'amitié fidèle, etc.
Chacun de nous à l'amitié fidèle, etc.

MAGNUS.

Pour m'avancer l'occasion est belle
On vantera mon adresse et mon zèle.
Et devant moi s'ouvre un riche avenir.

BANNER ET LES SIENS.

Chacun de nous à son serment fidèle, etc.

KOLLER.

On vous attend, on vous appelle,
Monsieur le comte.

JAMES.

Où donc est-il ?

KOLLER, indiquant la chambre. Ici !

JAMES.

Il tarde bien à venir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARGUERITE, puis CHRIS-
TINE EN HABIT DE FEMME.

MARGUERITE, paraissant la première.

Le voici.

JAMES ET LES SIENS.

C'est une femme !... Qu'elle est belle !

MAGNUS.

Je leur ménage une surprise à tous !

MARGUERITE, à Christine.

Ne craignez rien, car je veille sur vous.

BANNER ET LES SIENS.

A vos côtés, vous nous trouverez tous.

JAMES ET LES SIENS, à Koller.

Un tel rival doit te rendre jaloux.

KOLLER.

Vous me voyez aussi surpris que vous.

LES SOLDATS.

Tenons-nous prêts, voici l'instant pour nous.

CHRISTINE, à Koller.

L'un et l'autre, oublions un moment de colérer

Quand je pardonne... imitez-moi.

(Elle se dirige vers la porte, Magnus se place devant elle.)

MAGNUS.

Je vous déclare ici ma prisonnière,

Christine de Suède.

KOLLER ET LES SIENS.

Eh ! quoi !

C'est elle !

MAGNUS, aux soldats.

Obéissez au nom de votre roi.

CHRISTINE.

Infâme perfidie !

Je vendrai cher ma vie.

Banner, défendez-moi.

MARGUERITE.

Lorsque la perfidie

Vient menacer sa vie,

Son cœur est sans effroi.

BANNER ET LES SIENS.

Trahison ! perfidie !

Plûtôt perdre la vie

Amis, imitez-moi

JAMES ET LES SIENS.

Oui, c'est notre ennemie

Vengeons notre patrie

Nos maux et notre roi.

KOLLER voulant les retenir.

C'est une perfidie,

Lorsque ma voix vous prie

Amis, écoutez-moi.

MAGNUS ET LES SOLDATS.

Oui, c'est notre ennemie,

Vengeons notre patrie

Nos maux et notre roi.

MAGNUS, aux soldats. Soldats, obéis-
sez !...

MARGUERITE, à Magnus en lui remet-

MAGNUS *lisant*. « Informé que la Reine Christine de Suède doit passer sur notre territoire, et se trouve exposée aux lois de la guerre, qui vient d'être déclarée, voulant nous venger d'une manière digne de nous, nous avons remis pour elle, ce sauf conduit à notre épouse bien aimée, la reine Marie. »

TOUS. La Reine Marie !

MARGUERITE, à Christine. Votre servante, M. le Comte.

MAGNUS. Je comprends tout, maintenant.

CHRISTINE, *à part*. La reine Marie !... si je l'avais su !... Il n'y a pas moyen de revenir sur ce que j'ai dit. (*Elle va à la table et écrit.*)

MARGUERITE. Faites avancer les équipages de la reine de Suède... vous ne m'en voulez plus M. Koller d'avoir refusé votre main.

KOLLER. Madame. . .

MARGUERITE. Rassurez - vous... vous avez dit ce matin en me voyant : voilà du bonheur qui me vient. . . je ne serai point mentir vos pressentimens. (*Elle lui donne sa main à baiser.*) tant un papier. C'est à vous d'obéir ! lisez.

KOLLER. Je n'oserai... jamais.

MARGUERITE. C'est le droit de nos officiers, monsieur.

KOLLER, lui baisant la main. Ah ! madame.

MARGUERITE. Le grade d'enseigne est votre récompense.

MAGNUS, *s'avançant vers elle*. Si votre majesté daigne penser à la mienne...

MARGUERITE. Attendez la.

MAGNUS, *à part*. Le mot me semble équivoque.

CHRISTINE. Ah ! madame. . . pouvais-je croire que sous ce déguisement.

MARGUERITE. J'avais envie de vous connaître.

CHRISTINE. J'ai parlé ce matin...

MARGUERITE. La reine Marie oubliera vos épigrammes... mais Marguerite se souvient encore de vos aveux... voici le sauf conduit.

CHRISTINE. En échange d'une lettre au roi de Suède, qui prévendra la guerre.

MARGUERITE. Vous quittez le Danemarck ?

CHRISTINE. Oh ! le plus vite possible, les frais de route et les diners d'auberge y coûtent trop cher.

(*Elle remonte la scène avec Marguerite.*)

LES HATELOTS, *représentent le chœur fin de l'introduction.*)

L'air est sans usage
Et le ciel nous sourit, etc.

FIN

66879